

Recension

Melkonian, le poète fragmenté

Le dernier ouvrage de cet écrivain prolixe qui passe de la fiction à l'essai, du récit au journal intime sans l'ombre d'une difficulté vient de sortir. Un bel exercices poétique.

Martin Melkonian nous offre, avec *Résident aux confins*, un nouveau volume de fragments. Celui-ci fait écho au précédent : *Diaspores*, en insistant sur des connotations d'exil, de dispersion et d'existence sur les marges. Le poète des confins part cette fois en une quête de maîtrise de soi par l'écriture :

« Le travail d'écriture pour se conduire. Pour conduire sa pensée. Pour présider à une conduite réfléchie. Pour devenir

conducteur. » (p. 29) Mais il doute immédiatement : « Comment, pourquoi laisser une trace dans un monde éphémère ? » (p. 35) Le texte associe l'apparence d'écriture poétique à celle de pensées fragmentaires : quelques vers, de longueur et de quantité variable, et une interrogation constante.

Page blanche

Une confrontation amoureuse s'élabore avec le papier blanc du « carnet-refuge » que Martin Melkonian oppose à ce monde éphémère, sur un « balcon étroit » face à la mer, aux confins, là encore, entre terre et mer. De quoi s'agit-il ? La feuille de cahier est une « profondeur blanche » qui accède au statut de page par un paradoxe : l'écriture comme dépose de traces est sans cesse menacée d'engloutissement dans la surface vierge, la voix qui parle peut se perdre dans le silence matériel du carnet. Simultanément, la page blanche, muette, est créée par l'acte

« Comment laisser une trace dans un monde éphémère ? », s'interroge l'auteur.

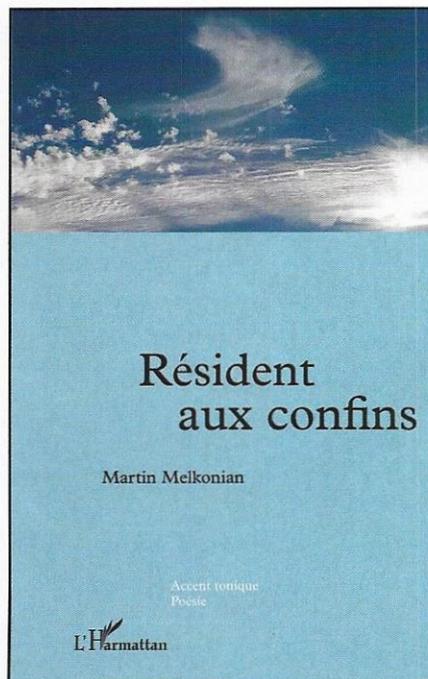
d'écrire, elle devient page en un événement qui s'identifie à la littérature.

Enquête

L'enjeu est de taille pour l'écrivain-chercheur : trouver « *Le lieu où renaître : la profondeur. Blanche.* » (p. 65) Un lieu où renaître et s'affirmer pour un exilé essentiel, un « résident aux confins » entre des mondes, des temps dans lesquels il ne se reconnaît pas, mais entre lesquels il cherche sa place, en alliant l'observation et la mémoire, le voyage dans le temps. Mais le paradoxe revient : le poète, son corps, sa voix, sa pensée vive disparaissent dans la page écrite, écho au *Phèdre* de Platon, qui dévalorise l'écriture au profit de la parole philosophique active. La quête (la quatrième de couverture évoque d'ailleurs une « enquête ») se conclut par une énigme : « *Nous n'avons pas trouvé le corps de l'explorateur.* » (p. 165) Que cherchait-il au juste ? Une réponse est suggérée : « *Comme en une langue perdue* » (p. 35). Il s'agissait peut-être de retrouver « *Une langue en sa réserve silencieuse* » (p. 164), dans laquelle se situer et nouer une relation pure, d'une certaine « couleur » ou tonalité, avec l'autre, tout d'abord avec le lecteur, pour le lecteur. À ce dernier de prendre le relais et poursuivre le chemin. ■



D.R.



Résident aux confins,
de Martin Melkonian.
Ed. L'Harmattan, 12,99 €.

Gérard Malkassian